

Une langue écarlate.

La relation que chacun établit avec une œuvre est singulière. Elle oblige d'affûter ses arguments. L'art est un espace de travail qui doit être défini par les artistes. Dominique Torrente demeure scrupuleusement à l'écart du succès et de ses impératifs, dans un livre-atelier qui a les dimensions d'un royaume d'autrefois.

Un travail qui n'est pas sans taire des références très personnelles, ni sa subjectivité en toutes lettres brodées. Son œuvre traverse plusieurs modes d'expression : installation, vidéo, broderie où elle raconte une histoire, une histoire particulière, non sur un possible élément féminin dans l'art, mais plus sur le jeu du visible et invisible, du savoir-faire et du manufacturé, du sensible et du conceptuel cousus main.

Il y a ce fil tendu d'un grand récit poétique qui lui tient lieu de biographie. Une trame singulière comme un subtil tissu ouvragé, trace du travail humain. Elle pourrait faire siens les mots de Michel Serres « *ceux qui reviennent coudre la tradition d'hier à la vivacité d'aujourd'hui.* »

Il me semble que l'on sent intensément la présence de son œuvre, une présence vivante qui capte notre attention, dont elle serait comme le meneur de jeu. Juste pour troubler notre habituelle neutralité. Ce qu'on croit vrai il faut le dire et le dire hardiment, le dire à brûle-pourpoint. C'est ce qu'elle fait.

*A fleur de peau* ressemble donc à un autoportrait. Ce n'est pas une confession. Plus qu'un titre, son travail se perçoit comme une légende que l'on pourrait revêtir, quelque chose de l'ordre du cérémonial, imprégné d'une tradition cultivée et populaire qui n'a rien à voir avec une imagerie superficielle.

L'exposition, proposée au musée Géo-Charles en février 2008 a la vertu essentielle de répéter inlassablement le même langage direct qui se pose à l'interface du corps vivant et de la vue. Un corps qui s'obstine à vivre un face à face avec le mot comme un travail continu, le mot désireux de prendre corps. Il va se révéler équivalent à la vie, à sa vie. Les mots sont les jalons d'une interrogation sans trêve. Des mots pour qu'on s'en serve, qu'on les détache, pour les porter à la bouche. Des mots qui manquent, qui s'offrent, se dérobent, tout turbulents en syllabes délicates. Dominique Torrente ne mâche pas ses mots, elle fait en sorte qu'ils trouvent leur emploi ;

Des mots qui désirent d'autres mots, parfois âpres, nobles, insondables et fastes. Avec « *Homo bravo* » réalisé en 2007 elle nous arrime à sa tribu andalouse car elle a un sens de la fête, d'un élan revigorant de la fête, d'un langage dont le propre est d'opérer bouche cousue : fête de satin, de soie, d'or et de fil rouge qui disent malgré toute la blessure, la fragilité, la fêlure de tous. Une démarche qui revient sur l'énigme et le secret, qu'elle protège pour mieux le montrer. Elle renferme en elle-même : ascèse, consolation intime, flux, in-tranquillité. Ici est le corps, ici il faut danser.

Le rouge omniprésente couleur, encre, tissu, ruissellent comme pour nous préparer à un festin, à toutes formes que peut revêtir le sacré. « *Homo Bravo* » crée une sorte de « température » des couleurs, une élégante arrogance, un climat des couleurs hautement charnel. Sa jupe ondulante déposée au sol comme un objet de culte ou une parure de la mort s'interpose entre le son et l'immobilité, la danse et le mutisme.

Sa langue rougeoie à couteau tranchant. La solennité y tient un rôle important. Musique, danse, écriture, corps sont liés à la circulation du sang, comme une transaction secrète. Il y a comme un rapport indécomposable entre mot et silence, entre geste et espace d'une parole aussi innocente qu'offensive. Un mur brodé qui agit comme une perception physique et visuelle, une entrée en danse des mots. Ils s'offrent à nous comme un exploration de l'espace du savoir et du langage. Dans l'univers de Dominique Torrente les yeux touchent. Elle soumet le corps au bon vouloir de sa langue. Il n'est pas que le support du travail. Le corps se dépouille pour devenir peau, couleur, texture et tisse avec le monde sa complexité. Un corps sentant-sensible *excrivant* la chair devenu un « papyrus » effrité par le temps comme dans l'une de ces pièces les plus anciennes « papier-peau » . Pages débrochées puis recousues qui retiennent l'infini car « *découvrir c'est déplier.* »

Enfin la peinture n'est pas loin et avec elle la notion de tableau. *A fleur de peau* en est la confirmation éclatante notamment *les figures noires*. Dominique Torrente fait l'expérience du monochrome, ce noir sur noir qui devient sa surface de réflexion. Lettres brodées mécaniquement sur un fond identique, quelque chose du noir qui ne veut pas être figé sur lequel glisse mon regard. Un presque noir comme un dernier vestige de la lumière. Sous le noir, il y a cette attente d'apparition/disparition, un jeu sensuel de dévoilement et d'obscurcissement de la lecture du mot à peine discernable. Ces figures qui ne sont pas sans rappeler Ad Reinhardt ou Malevitch posent les limites de la visibilité, tout en conservant le temps d'une respiration un rien qui se retire. Ces figures au bout et au bord d'elles-mêmes tiennent en suspens l'ombre des mots qui disent ce que nous ne voyons jamais. Le noir y insuffle une exquise vibration et crée les conditions d'un regard en état de veille. Le noir c'est le désir de voir.

Avec raffinement Dominique Torrente va avec ses mains « d'ouvrière » épingler le temps, poussière de tissus, cherchant le fil entre les plis de la pensée et la houle des mots.

Elisabeth Chambon  
Conservateur du musée Géo-Charles, Echirolles  
Avril 2008